

# **La foi à l'épreuve du Mal et de la Souffrance : Qu'en disent les êtres humains ? Qu'en dit la Bible ?**

Rencontres de Carême  
Paroisse de la Trinité  
mars 2024

Roger Gil

Parce que la foi lie indissolublement croyance confessante et confiance, l'existence du mal semble introduire une fracture qui peut bouleverser ou reconfigurer, par le questionnement qu'elle suscite, la foi biblique et chrétienne en Dieu. L'évocation du mal appelle pêle-mêle tout un réseau sémantique: mystère, scandale, révolte, malheur, lamentation, péché, mort. Ces mots ainsi tressés au milieu de tant d'autres témoignent tout à la fois du bouleversement provoqué par la présence du mal dans le monde comme des tentatives d'ajustement émotionnel et rationnel que l'Homme tente en retour de produire pour que le mal n'apparaisse pas en contradiction avec sa foi.

## **1. Le mal est-il compatible avec la foi biblique et chrétienne en Dieu?**

-Du constat de l'impuissance de Dieu à la négation de Dieu

La présence du mal dans le Monde est l'un des arguments qui d'Epicure à Albert Camus, fait glisser du concept de silence de Dieu au concept d'impuissance de Dieu puis d'inadmissibilité du concept même de l'existence de Dieu. Ainsi Epicure dénonçait un Dieu "cruel...impuissant...ignorant, donc inadmissible"<sup>1</sup>. Et Camus appelait à "une révolte métaphysique...mouvement par lequel un homme se dresse contre sa condition..."<sup>2</sup>. Commentant plus loin la position exprimée par Dostoïevski à travers Ivan Karamazov, Camus poursuivait: "Même si Dieu existait...Ivan n'accepterait pas que cette vérité fut payée par le

---

<sup>1</sup> EPICURE., in <http://atheisme.free.fr/Biographies/Epicure.htm>.

<sup>2</sup> A CAMUS. *L'homme révolté*, in Essais. Paris, Gallimard, 1993; La Pléiade, p.435.

mal, la souffrance, et la mort infligée à l'innocent. Ivan incarne le refus du salut...Celui que la souffrance des enfants empêche d'accéder à la foi ne recevra donc pas la vie immortelle"<sup>3</sup>. Le roman d'Albert Camus, *la Peste*, est à cet égard une remise en question de Dieu et du christianisme à travers un mythe représentant tous les aspects du mal<sup>4</sup> et désignant tout autant une terrible maladie contagieuse, décimant une cité que les régimes totalitaires et les camps de concentration qui transforment les hommes en meurtriers ou en condamnés à mort. Dans le premier sermon que le romancier fait prononcer au père Paneloux, après une semaine de prières, ce dernier déclare: "La première fois que ce fléau apparaît dans l'histoire, c'est pour frapper les ennemis de Dieu...Méditez cela et tombez à genoux"<sup>5</sup>. La peste était donc présentée comme un châtement divin et il ajouta: "Vous savez maintenant ce qu'est le péché, comme l'ont su...ceux de Sodome et de Gomorrhe, Pharaon et Job et aussi tous les maudits"<sup>6</sup>. Quant au Docteur Rieux, il ignore si Dieu existe mais en luttant contre la peste, contre la maladie, contre la mort, il dit qu'il lutte contre la création qu'il refuse d'aimer car des enfants y sont torturés<sup>7</sup>. En tout cas, "s'il croyait en un Dieu tout-puissant, il cesserait de guérir les hommes, lui laissant alors ce soin"<sup>8</sup>. Il admet toutefois que même si la maladie "peut servir à grandir quelques uns"... "quand on voit la misère et la douleur qu'elle apporte, il faut être fou, aveugle ou lâche pour s'y résigner". Le père Paneloux rejoindra les formations sanitaires afin de travailler au service des malades avec le docteur Rieux pour une mission qui les réunit au-delà des "blasphèmes et des prières". Le Père Paneloux assista à la terrible agonie d'un enfant et il s'écria en vain : "Mon Dieu, sauvez cet enfant". Dans un second sermon le Père Paneloux, déclara qu'il y a des choses qu'on ne pouvait pas expliquer au regard de Dieu, et que si l'on pouvait comprendre le foudroiement d'un libertin, on ne comprenait pas la souffrance d'un enfant. Le Père Paneloux ne voulut même pas dire qu'une vie éternelle heureuse pouvait compenser un instant de douleur humaine et il proposa de s'incliner devant ce mystère car il fallait tout croire à défaut de tout nier.

Ce roman allégorique pose bien le défi que le mal pose à l'Humanité. Il peut ouvrir à la négation de Dieu, renforcer la négation de Dieu, conforter le rationalisme des philosophes du soupçon. Camus refuse Dieu car il pense que les chrétiens, en se résignant au mal, en ne lui résistant pas, se résignent à l'injustice et pensent selon lui que le sacrifice du Christ, Dieu

---

<sup>3</sup> Ibidem, p. 466.

<sup>4</sup> F CHAVANNES. *Albert Camus: "Il faut vivre maintenant"*. Paris, Cerf, 1990, p.98.

<sup>5</sup> A CAMUS, *La Peste*, in Théâtre, récits, nouvelles; Paris, Gallimard, 1962; La Pléiade, p. 1294.

<sup>6</sup> Ibidem, p.1296;

<sup>7</sup> F CHAVANNES, op.cit. p. 103-104. et A CAMUS, *La Peste*, op. cit., p. 1395.

<sup>8</sup> A CAMUS, *La Peste*, op.cit.,p. 1320.

innocent, peut légitimer "la longue et universelle torture de l'innocence"<sup>9</sup>. Camus oppose à cette passivité la révolte contre l'injustice, la recherche du primat de la justice et de l'amour...mais avec "un Dieu supposé mort et le Christ inutile"<sup>10</sup> et sans que l'Humanité n'ait besoin du Salut. Mais comme le souligne Gesché à propos des philosophes du soupçon, c'est l'Homme qui porte alors seul le fardeau du monde.<sup>11</sup> On peut aussi ajouter à propos d'Albert Camus qu'il faut pour promouvoir justice et amour une singulière confiance en une humanité qui n'aurait aucune référence à des principes absolus. Mais il dira aussi dans ses carnets : "Toute ma vie il me restera, après ce que j'ai vu, une méfiance et une inquiétude fondamentale" à l'égard de l'homme<sup>12</sup>. Car si l'on peut glisser de l'existence du mal à la conviction de l'inexistence de Dieu, ne peut-on pas aussi, en retournant l'argument, dire que "c'est l'existence du mal qui rend Dieu nécessaire"<sup>13</sup>, car seule cette conviction fait apparaître le mal, les souffrances dans toute leur horreur et toute leur absurdité<sup>14</sup>.

#### -Du mal aux hérésies

Mais si le mal questionne l'incroyant et peut être un argument pour nier Dieu, le croyant n'échappe pas à la contradiction qui affronte la bonté et la toute puissance de Dieu d'une part et la dévastation du monde par le mal d'autre part. Une première tentation rationalisante est de tenter d'adapter la foi biblique et chrétienne à un paradoxe considéré comme une aporie et qu'il faut franchir en révisant le contenu de la Foi. Tel fut l'hérésie de Marcion<sup>15</sup> dont les idées se propagèrent à Rome dans la première moitié du deuxième siècle et qui fit donc l'hypothèse de deux Dieux: le premier, Démiurge de l'Ancien Testament, créateur du monde et de l'homme, "Cosmocrator", juste mais despotique et cruel, malfaisant, aimant les guerres; le second, Dieu supérieur, de pure bonté, qui ne juge pas, ne punit pas, qui s'est révélé en Jésus-Christ et qui est venu libérer l'Homme du pouvoir du démiurge et lui apporter le salut. Mais ce salut ne concernera que les âmes et non les corps qui ont été tirés de la terre<sup>16</sup>. Après Irénée, Tertullien, qui a exercé son activité à Carthage entre 197 et 220, a combattu avec vigueur la gnose et le marcionisme qui transforme la foi reçue des apôtres car "si Dieu n'est pas un,

---

<sup>9</sup> F CHAVANNES, op.cit. p.153

<sup>10</sup> PH SIMON. *Présence de Camus*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1961,p. 36.

<sup>11</sup> A GESCHE. *Le Mal*. Paris, Cerf, 1996, p. 165.

<sup>12</sup> F CHAVANNES, op.cit. p 169.

<sup>13</sup> J POREE. *Le mal. Homme coupable, homme souffrant*. Paris, Armand Colin, 2000,p. 181.

<sup>14</sup> L PAREYSON, cité par J POREE. Ibidem. p. 181.

<sup>15</sup> J Y LACOSTE. *Dictionnaire critique de théologie*; Paris. PUF, 1998, Quadrige, p. 699-700.

<sup>16</sup> IRENEE DE LYON. *Contre les hérésies*, I, 27, 2-3. Trad. Sources chrétiennes, in J COMBY; *Pour lire l'histoire de l'Eglise*; Paris; Cerf; 2003, p. 68.

Dieu n'est pas"<sup>17</sup> . Plus tard, Saint Augustin, qui avait fréquenté les manichéens, les combattit en affirmant que l'on ne peut pas trouver l'origine du mal dans un principe mauvais qui serait opposé au principe du bien.

-Le mal dans la foi biblique et chrétienne en Dieu

. Homme coupable, homme puni?

Cependant cette manière de poser le problème, en affrontant la bonté d'un Dieu tout-puissant et la présence du mal et en ne considérant que le mal indépendant de l'initiative humaine peut induire implicitement le postulat d'une étanchéité entre le mal subi par l'Homme et le mal commis par l'Homme. S'adressant à Dieu, Saint Augustin lui disait qu'il voyait "dans le libre arbitre de la volonté la cause du mal dont nous sommes agents, et dans ton droit jugement celle du mal dont nous sommes victimes"...encore qu'il ajoutait..."sans réussir à y voir clair"<sup>18</sup>. Dans le même sillage, Saint Thomas avait distingué le " mal de culpé", lié à une déficience de la volonté qui ne suit pas la droite règle, et le "mal de peine", indépendant de la volonté mais exprimant un châtement<sup>19</sup>. La faute apparaît ainsi comme le trait d'union entre le mal commis et le mal subi qui relèverait indirectement de l'initiative humaine et donc du péché. On peut certes au moins intuitivement faire du sentiment de culpabilité, du remords, un aspect du mal subi c'est à dire d'une souffrance en rapport avec la prise de conscience d'une faute. Mais le mal subi ne se résume pas au remords. Il est aussi inscrit dans la maladie, dans la chute malencontreuse d'un échafaudage, dans les êtres humains broyés dans un tsunami ou disloqués par un tremblement de terre. Le Pentateuque, les Livres prophétiques montrent volontiers un Dieu justicier. Le Seigneur, qui a conclu une Alliance avec les fils d'Israël, qui les a "fait sortir du pays d'Egypte, de la maison de servitude" (Dt, 5,6), qui demande à être aimé (Dt, 6,5), et qui promet "le pain à satiété ...et la paix dans le pays" (Lv, 26, 5-6) si l'on garde "attentivement (ses) commandements, (ses) exigences et (ses) lois" (Dt, 6, 17-18), ce Seigneur, "grand et terrible" (Dt, 7, 21), écartera les maladies mais "les enverra chez ceux qui ...haïssent (Israël) –Dt, 7-15- Par contre, si le peuple élu trahit l'Alliance et ne met pas les commandements en pratique, le Seigneur mobilisera alors "la consommation et la fièvre qui épuisent les regards et grignotent la vie", les ennemis domineront, la terre deviendra stérile, les animaux sauvages décimeront le bétail (Lv, 26, 16-22). Et on peut lire en Isaïe (Es, 45, 6-

---

<sup>17</sup> TERTULLIEN. *Contre Marcion*. Traduit par E A de Genoude, 1852. Proposé par Roger Perse, 2004. [http://www.Tertullian.org/french/g1\\_03\\_adversus\\_marcionem1.htm](http://www.Tertullian.org/french/g1_03_adversus_marcionem1.htm).

<sup>18</sup> Saint Augustin. *Confessions*, Paris, Pierre Horay 1947; . Le livre de poche chrétien ; Confessions VII, p. 167.

<sup>19</sup> Saint Thomas d'Aquin. *Somme théologique*, cité par L Sentis, *Saint thomas d'Aquin et le Mal*, Paris, Beauchesne, 1992.

7): "C'est moi qui suis le Seigneur...je forme la lumière et je crée les ténèbres, je fais le bonheur et je crée le malheur". On comprend dès lors qu'en présence d'un malheur s'abattant sur un individu; la solution la plus expéditive est de tout faire pour en voir l'expiation d'une faute. Or, le mal subi apparaît souvent comme un mal immérité par celui sur lequel il s'abat, et ce sentiment culmine quand le mal subi atteint des enfants et frappe "l'innocence". Mais déjà quand Tsophar demande à Job: "...si tu tends les mains vers Dieu, si tu éloignes le mal de ta main et si tu ne laisses pas l'injustice demeurer sous tes tentes...tu te coucheras en sécurité" (Job, 11, 13-18), Job s'insurge: "Je ne vous suis pas inférieur...je veux défendre ma cause devant Dieu (Job, 13, 1-3) car il se sait innocent et il refuse ainsi de concevoir ses malheurs comme un châtiment. Et Jésus, évoquant la chute de la tour de Siloé et les hommes ainsi tués dira: "...et ces dix-huit personnes sur lesquelles est tombée la tour de Siloé et qu'elle a tuées, pensez-vous qu'elles étaient plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem?" (Luc, 13, 4). Le châtiment ne saurait être la justification universelle du mal et d'autres théodicées restent à découvrir.

#### . Mal subi: une expiation héritée?

Car le mal subi peut-il venir comme un héritage? Enonçant les termes de l'Alliance, il est écrit que "Dieu prononça" parmi les paroles du décalogue: "...car c'est moi le Seigneur ton Dieu, un Dieu jaloux, poursuivant la faute des pères chez les fils sur trois ou quatre générations -s'ils me haïssent- mais prouvant sa fidélité à des milliers de générations-si elles m'aiment et gardent mes commandements" (Ex, 20, 5-6).<sup>20</sup> Et il est aussi écrit un peu plus loin (Ex, 34, 6-7), "Le Seigneur, le Seigneur, Dieu miséricordieux et bienveillant, lent à la colère, plein de fidélité et de loyauté, qui reste fidèle à des milliers de générations, qui supporte la faute, la révolte et le péché, mais sans rien laisser passer, qui poursuit la faute des pères chez les fils et les petits-fils sur trois ou quatre générations". Comme le souligne le commentaire de la TOB<sup>21</sup>, le texte ne s'interroge pas sur le bien-fondé de l'affectation des générations suivantes par la faute des pères, mais il ouvre une dys-symétrie entre les conséquences de la faute (trois ou quatre générations) et celles de l'observance des commandements dans l'amour de Dieu (des milliers de générations). L'auteur sacré fait dire aussi au Seigneur sa bienveillance et sa miséricorde, sa loyauté et sa fidélité, ce que les Psaumes reprendront à de multiples reprises. Mais il n'en reste pas moins qu'une lecture décontextualisée du texte exprime bien une transmission du "mal de peine", du châtiment des parents à leur descendance à titre

---

<sup>20</sup> Traduction selon la TOB Edition intégrale, Paris, Les éditions du Cerf, 2004.

<sup>21</sup> Ibidem, p. 193

d'expiation. Pourtant le Deutéronome, contrairement aux coutumes primitives, érige la responsabilité individuelle en principe de droit pénal; "Les pères ne seront pas mis à mort pour leurs fils; les fils ne seront pas mis à mort pour leurs pères; c'est à cause de son péché que chacun sera mis à mort" (Dt, 24,16) et Amasias, roi de Juda, tuera ceux de ses serviteurs qui avaient tué le roi son père, mais, invoquant "la Loi de Moïse", "il ne mit pas à mort les fils des meurtriers" (2R, 14, 5-6). Si la justice humaine ne punit pas les fils pour les fautes du père, Dieu le pourrait-il? Aussi préluant à la restauration post-exilique d'Israël et de Juda, Jérémie annonce –oracle du Seigneur- un nouvel ordre, une nouvelle justice: l'expiation ne concernera que ceux qui ont péchés et pas leurs enfants: "En ce temps-là, on ne dira plus: Les pères ont mangé du raisin vert et ce sont les enfants qui en ont les dents rongées! Mais non! Chacun mourra pour son propre péché, et si quelqu'un mange du raisin vert, ses propres dents en seront rongées;" (Jr, 31, 29-30). Ezéchiel lui aussi proclama la parole du Seigneur demandant de ne plus répéter le dicton selon lequel: "Les pères ont mangé du raisin vert et les dents des fils ont été agacées" (Ez, 18, 2) car désormais "celui qui pêche, c'est lui qui mourra" (Ez, 18, 4) et le juste vivra quelque soit la faute de son père ou de son fils, car "la justice du juste sera sur lui et la méchanceté du méchant sera sur lui" (Ez, 18, 20). Mais le pardon est tout aussitôt annoncé pour le méchant qui, s'il "se détourne de la méchanceté qu'il avait commise et qu'il accomplit droit et justice, obtiendra la vie" (Ez, 18, 27) car Dieu ne prend pas "plaisir à la mort de celui qui meurt" (Ez, 18, 32). Ainsi après Jérémie, Ezéchiel développe le principe de la responsabilité personnelle devant Dieu, désolidarisant l'individu du destin de sa communauté<sup>22</sup>. C'est "une nouvelle alliance" qui est ainsi annoncée, les directives du Seigneur étant inscrites au fond de chaque homme, dans chacun de leur être (Jr, 31, 31-33). Dieu souhaite le salut des Hommes. Il existe donc bien, dans l'Ancien Testament, un mouvement d'abandon du châtement socio-familial mais une préservation de la notion de châtement personnel. A tel point que la maladie, la mort, peuvent être interprétées comme un mal de peine. Et pourtant le Christ, fait chair pour sauver le Monde sait l'humanité pécheresse mais en même temps refuse la vision simpliste qui consisterait à relier tout malheur à une faute personnelle. : Ni les Galiléens tombés sous le glaive de Pilate, ni les habitants de Jérusalem tués par la chute de la tour de Siloé (Lc, 13, 1-4), ni l'aveugle de naissance (Jn 9, 1-3) ni leurs parents ne sont plus coupables ou plus pécheurs que les autres. Ainsi ni les accidents ni les maladies ni les infirmités ne peuvent porter témoignage contre celui que le mal a affligé. Mais le Christ appelle à la conversion, sinon "vous périrez de la même manière"

---

<sup>22</sup> Ibidem, note c, p. 1070

(Lc, 13,5). Un lien mystérieux peut unir le mal subi et l'absence de conversion. Car doit-on faire de l'absence de conversion la cause du périssement comme si ce périssement était voulu par Dieu en punition? Ou faut-il au contraire voir dans cet appel du Christ la voie qu'il nous ouvre pour accéder à la vie en faisant tomber le voile qui jusque là obscurcissait les cœurs pour nous permettre de contempler et de refléter la gloire de Dieu (2 Co, 3, 15-17)?

#### .Le mal et le péché originel

Ainsi si le mal subi ne peut provenir des fautes des ascendants, s'il peut ne pas provenir de ses propres fautes, peut-on interpréter les malheurs des Hommes comme conséquence d'une caractéristique propre à l'Humanité tout entière. Il s'agirait alors du péché originel. Le magistère<sup>23</sup> rappelle d'abord que "Dieu n'a pas fait la mort, Il ne se réjouit pas de la perte des vivants...C'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde (Sg, 1, 13; 2, 24)". Ainsi "séduit par le Malin", Adam, "par son péché", a perdu "la sainteté et la justice originelle" et "en conséquence du péché originel", la nature humaine est affaiblie dans ses forces, soumise à l'ignorance, à la souffrance et à la domination de la mort, et inclinée au péché". La souffrance et la mort sont devenues ainsi co-extensives à la condition humaine, "parce que, issus d'Adam selon la chair", ...les hommes "ont contracté la souillure du péché"<sup>24</sup>. Pour le croyant, le péché originel a ainsi introduit et transmis la "corruption universelle"<sup>25</sup>. Cet enseignement est conforme au décret sur le péché originel tel qu'il a été établi par le Concile de Trente: "<sup>26</sup>*Si quelqu'un soutient que la prévarication d'Adam n'a été préjudiciable qu'à luy seul, & non pas à sa postérité ; & que ce n'a esté que pour luy, & non pas aussi pour nous, qu'il a perdu la justice & la sainteté qu'il avoit receûë, & dont il est décheû ; Ou qu'estant souillé personnellement par le péché de desobéissance, il n'a communiqué & transmis à tout le genre humain, que la mort & les peines du corps, & non pas le péché qui est la mort de l'Ame : Qu'il soit Anathème ; puis que c'est contredire à l'Apostre, qui dit que le péché est entré dans le monde par un seul homme, & la mort par le péché ; & qu'ainsi la mort est passée dans tous les hommes, tous ayant péché dans un seul.* (Rom 5. 12.) Mais, "s'il est propre à chacun", le péché originel, transmis avec la nature humaine, "non par imitation mais par propagation", n'a néanmoins pas le caractère de faute personnelle. Il induit seulement un état de déchéance donc de vulnérabilité exposant l'être

---

<sup>23</sup> Catéchisme de l'Eglise catholique. Paris, Mame/Plon,1992, p.89-94.

<sup>24</sup> Saint Augustin. *Lettres* 217, 5 (16-17) in Henri Marrou. *Saint Augustin et l'augustinisme*. Paris, Editions du Seuil, 1955, p. 92.

<sup>25</sup> Catéchisme de l'Eglise catholique. Op cit.,p. 90

<sup>26</sup> Concile de Trente. V Session tenue le 17 de juin de l'année 1546. *Décret touchant le péché originel*. <http://www.catholic.pf/cinquieme%20session%20concile%20trente.htm>

humain non seulement au mal commis (la concupiscence) mais aussi au mal subi (mort, souffrance) qui témoignent ainsi de l'imperfection de chaque être humain. Ainsi le péché originel lie ou plutôt fait coexister mal commis et mal subi. Le salut, apporté au monde par le Christ, incarné, mort sur la croix et ressuscité, est la rupture avec le règne du péché et de la mort "entré dans le monde" (Ro, 5, 12) par un seul homme pour laisser place à une "vie nouvelle" (Ro, 6, 4) par le "don de la grâce", "répandue en abondance sur la multitude" (Ro, 5, 15-16). C'est le baptême qui "efface" la faute originelle et ainsi "purifie, sanctifie, justifie"<sup>27</sup>. Mais le baptême s'il ouvre l'accès à la grâce et à la vie éternelle, ne nous délivre pas de la tentation du Malin mais par la grâce donne la force d'y résister. C'est en tout cas la demande faite à Dieu dans la prière du Seigneur: "... Ne nous conduis pas dans la tentation mais délivre-nous du Tentateur" (Mt, 6-13). De même pour le "mal subi", le baptême n'abolit pas la mort du corps mais ouvre à la vie éternelle et à la résurrection. Il n'abolit pas les infirmités de la nature ni les souffrances. Dès lors comment ré-interpréter la persistance du mal et l'intégrer dans la Foi? On doit d'abord admettre que le baptême efface le péché mais ne change pas l'imperfection constitutionnelle de l'être humain qui certes participe à la nature divine mais n'est pas l'égal de Dieu. Mais on peut observer que ce mystère est aussi celui du Christ qui a dû souffrir sa Passion et dont la kénose a arraché, en écho au psalmiste son cri d'abandon sur la croix: "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi....? Le Christ, Homme et Dieu et à ce moment précis profondément homme, crie son incompréhension en demandant à son Père pourquoi il l'avait abandonné. Or ce pourquoi est bien celui de l'innocence et à ce titre il peut renvoyer à tout mal subi incompris, immérité qui ne peut qu'être suivi de l'espérance d'une vie nouvelle: au sentiment de l'abandon de Dieu, que répondre d'autre que l'abandon à Dieu? "Père, entre tes mains, je remets mon esprit" (Lc, 23, 46). Mais on peut concevoir qu'il n'est pas simple d'accepter ce mystère qui reste un scandale, en écho au "scandale de la croix" (Ga, 5,11).

## 2. Comment la foi est interpellée par le mal à travers l'Écriture sainte ?

-La protestation des justes; de la théodicée à l'anthropodicée

On voit bien la complexité des problèmes posés à la foi par le mal. Inhérent à la condition humaine, il ne peut être conçu de manière linéaire comme l'expiation d'une faute personnelle ou familiale. Si le terme condition humaine est l'appellation laïque d'une humanité blessée par le péché originel et si la présence du Mal et de la Mort est liée à cette "souillure", transmise jusqu'à la fin des temps, le péché originel ne témoigne d'aucune responsabilité personnelle.

---

<sup>27</sup> Catéchisme de l'Église catholique. Op cit, p. 268.



L'incarnation du Christ, qui a souffert, est mort sur la croix pour racheter le monde et est ressuscité n'a pas aboli le mal mais a permis à l'Homme l'accès à la grâce et à la vie éternelle qui s'inscrivent en quelque sorte en contrepoint du mal. Dès lors il peut être contributif d'analyser comment la foi a été interpellée par le mal à travers l'Écriture Sainte. Car outre les problèmes généraux que pose le mal à la foi, l'irruption du mal interroge chaque être humain qui en est victime et qui se met en quête du sens que peuvent avoir les malheurs qui s'abattent sur lui.

Le mal déstabilise la relation de l'Homme avec Dieu. Cette déstabilisation peut être d'abord une profonde déception. Ainsi, en même temps qu'il questionne Dieu sur la cause de sa douleur, Jérémie exprime un sentiment d'abandon: "Vraiment tu es devenu pour moi comme une source trompeuse au débit capricieux" (Jr, 15, 18), ce qui revient à douter de Dieu et à lui dire qu'on ne peut pas se fier à lui. "Je hurle vers toi et tu ne réponds pas" (Jb, 30, 20). Et cette déception peut même devenir révolte: "Maudit le jour où je fus enfanté... Pourquoi donc suis-je sorti du sein, pour connaître peine et affliction, pour être chaque jour, miné par la honte?" (Jr, 20, 14; 20, 18). Et répond en écho la même amertume de Job...: "Périssent la nuit où j'allais être enfanté (Jb, 3,3). Et cette amertume frise l'imprécation quand Job, pantelant de douleurs accuse Dieu d'incohérence; "Pourquoi donne t'il la lumière à celui qui peine, et la vie aux ulcérés? Ils sont dans l'attente de la mort et elle ne vient pas" (Job, 3, 20-21). L'imprécation alterne avec la révolte: "Quand cesseras-tu de m'épier, espion de l'homme?" (Jb, 7, 19-20). Il accuse directement Dieu d'être l'auteur de son mal: "Tu t'es changé en bourreau pour moi" (Jb, 30, 21). La lamentation de Job témoigne aussi d'une angoisse extrême qui réalise de véritables attaques de panique: "Mon souffle s'affole, mes jours s'éteignent, à moi la tombe" (Jb, 17, 1). Il s'agit d'une véritable angoisse agonique<sup>28</sup>, témoignant d'une profonde souffrance: "Mon visage est rougi par les pleurs" (Jb, 16, 16). Il clame son innocence: il n'a rien fait de mal pour mériter de tels tourments: "Pourtant il n'y avait pas violence en mes mains, et ma prière était pure" (Jb, 16,17). Et pourtant Job n'aura pas la réponse à la cause de ses souffrances mais par elles il rencontrera Dieu, présent dans sa détresse. Cette présence est théophanique puisque "le Seigneur répondit alors à Job du sein de l'ouragan" (Jb, 38, 1). Et le Seigneur reproche à Job de tenir des discours insensés et de dénigrer la providence. L'expérience du Mal, telle qu'elle est vécue par Job, n'est pas le silence de Dieu mais réalise au contraire une pathétique pédagogie d'un chemin de rencontre

---

<sup>28</sup> MJ LE GUILLOU. *Du scandale du mal*. Versailles. Editions Saint-Paul, 1981, p. 48.

avec Dieu dont il entrevoit l'immensité après l'avoir rencontré: "je sais que tu peux tout...maintenant mes yeux t'ont vu..." (Jb, 42, 2; 42, 5).

#### -Le mal et le Malin

Mais le mal vécu par Job pose le problème du rôle du Malin: Pour Dieu, Job est un serviteur intègre et le Malin provoque Dieu et lui dit que si Job est mis à l'épreuve, il le maudira. Dieu accepte, en réponse au défi de "l'Adversaire" (Jb, 1, 6-12), de le laisser en son pouvoir à la seule condition qu'on "respecte seulement sa vie" (Jb, 2, 6). Doit-on comprendre que le mal est ou peut être le moyen utilisé par le Malin pour détourner l'Homme de Dieu? Est-ce une métaphore poétique pour montrer l'impasse d'une théodicée qui en voulant justifier Dieu dans une logique rétributive se trouve alors contrainte à clamer comme Job les droits de l'homme juste<sup>29</sup> et d'abord son droit d'échapper à la souffrance, ce qui du coup expose Dieu à la condamnation? Ou est-ce aussi une manière de montrer que si le mal est coextensif-par Satan? - à la condition humaine, Dieu de manière mystérieuse, se laisse rencontrer dans cette souffrance pour entrer comme Job dans de "nouvelles années" (Jb, 42, 12), qui préfigurent dans l'Ancien Testament la "vie nouvelle" qui sera apportée par le Christ (Ro, 6-4)?

Cependant doit-on lier le mal non seulement au péché originel mais en amont de lui, c'est-à-dire à la création elle-même et à son imperfection. Paul Ricoeur, explicitant la pensée de Saint Augustin qui excluait "tout fantasme d'un mal substantiel"<sup>30</sup>, évoque la "distance ontique entre le créateur et sa créature, qui permet de parler de la *déficience* du créé en tant que tel". Dans la théodicée de Leibniz, "les créatures sont imparfaites, puisqu'elles sont tirées du néant: au lieu que Dieu, produisant une substance parfaite de son propre fond en aurait fait un Dieu"<sup>31</sup>. Et Dieu, dans sa bonté, poursuit Leibniz, "a mieux aimé qu'il y eut l'imparfait que le rien"mais il a produit "le meilleur des mondes qui se pouvait", "les imperfections des parties servant à une plus grande perfection dans l'entier".<sup>32</sup>

#### -Qu'est-ce que la toute-puissance de Dieu?

Ceci peut conduire à une tentative de classification du mal subi par l'homme: il peut venir d'autrui (le meurtre, la blessure, l'accident, les guerres)); il peut venir d'un dérèglement des processus biologiques par la maladie (d'où les handicaps, les souffrances); il peut s'agir de

---

<sup>29</sup> Et c'est ainsi que la théodicée devient une anthropodicée: A GESCHE. *Le Mal*. Op.cit., p. 161.

<sup>30</sup> P RICOEUR. *Le Mal. Un défi à la philosophie et à la théologie*. Paris, Labor et Fides, 1996, p.23

<sup>31</sup> G W. LEIBNIZ. *Essais de théodicée*. Paris, Garnier-Flammarion, 1969; p. 393.

<sup>32</sup> Ibidem, p. 393.

catastrophes naturelles comme les éruptions volcaniques, les tremblements de terre. Le concept de toute puissance de Dieu veut-il dire que Dieu peut détourner la maladie de telle ou telle personne, qu'il peut faire en sorte que tels autres soient préservés du tremblement de terre? Ou alors dans une option maximaliste, doit-on imaginer que la toute puissance de Dieu doive faire de lui l'horloger de l'univers, réglant constamment le cours des choses. L'adoption de ce dernier point de vue réduirait le monde à une mécanique entre les mains de Dieu et tous les malheurs qui s'abattraient sur les hommes seraient voulus par lui dans un monde où les êtres humains ne seraient que des marionnettes. De plus si Dieu réglait le cours de toute chose, les phénomènes naturels seraient de genèse transcendante et ne pourraient pas faire l'objet d'une étude scientifique. Or le monde créé obéit à des lois naturelles qui précisément constituent l'objet de la science et peuvent faire l'objet de dérèglements. On peut demander à Dieu d'écarter un malheur, on peut demander à Dieu de protéger d'une catastrophe naturelle mais un monde orchestré par Dieu est impensable. Et ce sont les dérèglements dus à l'autonomie des choses créées qui peuvent rendre compte du mal subi. Le Christ d'ailleurs fait de la guérison des maladies et de la résurrection des morts l'attestation de sa puissance divine. Quand Jean, emprisonné, lui fait demander: "Es-tu Celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre?", Jésus ne répond pas répond indirectement: "Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et voyez: les aveugles retrouvent la vue, et les boiteux marchent droit, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent et la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres " (Mt, 11, 2-6). De même, c'est pour montrer qu'il a le pouvoir de pardonner les péchés qu'il demande au paralytique de Carphanaüm de se lever et de marcher (Mc, 2, 1-12). Quand le mal subi vient d'autres hommes (par exemple lors d'une guerre), on peut penser alors que l'homme a la liberté de faire du mal à d'autres hommes. La toute puissance de Dieu peut certes s'exprimer comme on l'a vu par le châtement ou la protection mais le mal subi apparaît bien co-extensif à la création. Mais cette co-extensivité comporte pour la foi d'autres conséquences. La première est qu'elle ne saurait légitimer la passivité. La parabole du bon samaritain indique clairement que l'Homme peut infléchir le cours du destin d'un autre homme victime du mal infligé par d'autres hommes (Lc, 10, 29-37). L'être humain peut demander aussi l'intercession de Dieu pour un malade car "la prière de la foi sauvera le patient" (Jc, 5, 15). Mais le chrétien sait que tous les patients ne seront pas guéris de leur maladie. Dans l'ordre des catastrophes naturelles qui paraissent frapper de manière aveugle, l'humanité sait bien qu'il s'agit de maux à l'égard desquels elle est largement impuissante. On sait comment Voltaire dans l'émoi du tremblement de terre survenu à Lisbonne en 1755, avait critiqué la théodicée du meilleur des mondes de Leibniz en en faisant l'illusion du quotidien et

en le rejetant dans une espérance fragile qui tout en respectant Dieu crie à l'incompréhension de Dieu, "bonté même, qui prodigua ses biens à ses enfants qu'il aime, et qui versa sur eux les maux à pleines mains"<sup>33</sup>. Mais l'impuissance de l'Humanité ne doit pas conduire les hommes à considérer qu'ils doivent asservir la Terre sans penser qu'ils doivent aussi rendre compte de son avenir en la préservant et en la respectant dans le souci qualifié aujourd'hui d'écologique du "développement durable". L'homme a aussi sa part à assumer dans certains dérèglements des lois naturelles (dérèglements climatiques, conséquences des expériences d'explosion atomique). La domination de la Terre offerte à l'Homme par Dieu en Genèse, 1, 28 est un attribut royal<sup>34</sup> qui fonde la domination non sur l'exploitation mais sur la bienfaisance. Il ne s'agit pas d'une prise de pouvoir sur la nature<sup>35</sup>. Le mot hébreu *radah* utilisé dans la Genèse (1, 28) veut dire conduire, guider, apprivoiser, voire conduire au pâturage et évoque le pouvoir ou plutôt la mission du berger. On lit aussi en effet que "Le Seigneur Dieu prit l'homme et l'établit dans le jardin d'Eden **pour cultiver le sol et le garder** (Gn 2, 15). L'humanité ne doit pas oublier que ce n'est pas l'Homme mais Dieu qui est au sommet de la création: tel est le sens souvent négligé du "sabbat" comme "accomplissement de la création", "fête de la création", qui fait connaître, sanctifie et bénit le monde comme "création"<sup>36</sup>.

#### -Le mal et l'économie du Salut

Aussi la question fondamentale est sans doute celle de savoir quelle est la place du mal dans l'économie du Salut? Dans cette perspective A Gesché ose la question: Est-ce le mal qui constitue une objection contre Dieu et n'est-ce pas au contraire Dieu qui constitue une objection contre le mal, "la seule objection pensable". Et n'est-ce pas aussi avec Gesché l'occasion de rappeler que Dieu "a voulu connaître et a connu le mal en son Fils"<sup>37</sup> Et ce mal subi par le Christ a été la conséquence des péchés du Monde. Et le Christ, modèle de l'innocence, a pris sur lui le "mal de peine" de toute l'humanité afin de la sauver. "Celui qui n'avait pas connu le péché, il l'a pour nous, identifié au péché, afin que, par lui, nous devenions justice de Dieu" (2 Co, 5, 21). Le mal est ainsi abordé dans une perspective sotériologique. C'est parce que le Christ a été immolé que nous pouvons être purifiés "du vieux levain pour être une pâte nouvelle" (1 Co 5,7). Dès lors nos souffrances, quand elles

---

<sup>33</sup> VOLTAIRE. *Poème sur le désastre de Lisbonne*, in A LAGARDE et L MICHARD; *XVIIIème siècle*; Collection texte et littérature; Paris; Bordas, 1953; Collection texte et littérature p. 161-162.

<sup>34</sup> Voir note g, in *La Bible*; Edition intégrale; TOB; op.cit.p.67.

<sup>35</sup> A GANOCZY. *Théologie de la nature*. Paris; Desclée de Brower, 1988, p. 47.

<sup>36</sup> J MOLTSMANN. *Dieu dans la création*; Paris, Cerf, Cogitatio fidei, 146; 1988; p. 351-353.

<sup>37</sup> A GESCHE. *Le Mal*. Paris, Cerf, 1996, p. 86..

existent et qui ne sont pas pour autant à rechercher, peuvent prendre sens dans cette perspective sotériologique. N'est-ce pas le sens des propos de Saint Paul: "Je trouve maintenant ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous, et ce qui manque aux détreffes du Christ, je l'achève dans ma chair..." (Co, 1, 24).

La réflexion sur le mal est souvent engluée de manière circulaire entre le péché comme mal commis rendant compte des malheurs des hommes comme mal subi en retour. Devant le mal inexplicable on a vu évoqués à l'intérieur de la foi la toute puissance d'un Dieu qui serait aveugle ou la cruauté d'un Dieu qui serait tout puissant ou même le rêve d'une création issue du chaos et dont Dieu devrait régler le fonctionnement comme un "Deus ex machina" et cela sans savoir comment on pourrait alors rendre compte du nécessaire enchaînement des processus chimiques, physiques, biologiques qui avec leurs lois internes et leurs dérèglements permettent à la création de poursuivre son destin eschatologique. Or le mystère du mal s'insère et s'inscrit dans le mystère du Salut. Car Dieu par son Fils est aussi entré dans la souffrance de l'Humanité et c'est par cette souffrance qu'est advenu le royaume et le don de la vie éternelle (Jn, 1, 2). Le Salut n'est pas en effet une irruption tardive de Dieu dans l'histoire de l'humanité, de ses péchés et de ses souffrances. Quand Adam et Eve, en Genèse 3, font entrer le péché dans le Monde, l'espérance du Salut jaillit aussitôt en Genèse, 3, 15, dans ce verset dénommé Protévangile où Dieu annonce au serpent que la descendance de la femme le "meurtrira(s) à la tête", ce qui, eschatologiquement a pu être interprété comme "la victoire du Messie sur le mal"<sup>38</sup>. Et quand Dieu, constatant que "la méchanceté des hommes se multipliait" et se repentant "d'avoir fait l'homme sur la terre", décida d'effacer toute vie biologique, il décida de mettre à part Noé, homme juste et intègre pour établir avec lui la première alliance (Gn, 6, 9-18). Dès qu'apparaît le péché et dès que des souffrances sont annoncées aux Hommes, le Salut est annoncé à la création tout entière et Dieu offre son alliance<sup>39</sup> "pour mener les temps à leur accomplissement" et "récapituler tout ce qui est dans le Christ, ce qui est dans les cieux comme ce qui est sur la terre" (Ep, 1-10<sup>40</sup>). A ce titre les souffrances imméritées sont scandale comme la croix est scandale. Trois mystères sont ainsi coextensifs: la création, le salut et le mal..."Car la création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu: livrée au pouvoir du néant- non de son propre gré, mais par l'autorité de celui qui l'a livré-, elle garde l'espérance, car elle aussi sera libérée de l'esclavage

---

<sup>38</sup> Voir note g, in La Bible; Edition intégrale; TOB; op.cit.p.70.

<sup>39</sup> Voir en particulier K BARTH. *Dogmatique, vol. 3,1. La doctrine de la création*. Genève, Labor et Fides, 1960.

<sup>40</sup> Traduction de la Nouvelle Bible Segond, Villiers le Bel, Société biblique française, 2005.

de la corruption, pour avoir part à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu. Nous le savons en effet: la création tout entière gémit maintenant encore dans les douleurs de l'enfantement" (Ro, 8, 19-22).

-Le mal dans la relation des hommes avec les hommes et des hommes avec Dieu

Mais le mal, à la fois mystère et scandale, dénudé de sa logique rétributive, doit-il pour autant se cantonner dans une passivité pantelante à l'égard des souffrances endurées? Certes nous avons vu que le mal subi (souffrances, maladie) peut dans une recherche de sens, être vécu comme une participation aux souffrances du Christ. Mais comme l'exprime Ricoeur, ce sens ne peut être enseigné; il ne peut être que trouvé ou retrouvé<sup>41</sup>. Il ne saurait pour autant être question de se complaire dans le mal subi, encore qu'il faille sans doute tenter de ré-interpréter le sens et les conséquences du concept de participation aux souffrances du Christ. Les études modernes menées sur la neuropsychologie de la douleur chronique ont montré que le passage de la douleur à la souffrance tient précisément à ce que l'embrassement provoqué au niveau du cerveau humain capte l'ensemble du champ de conscience d'un individu et le rend indisponible pour tout autre chose que le souffrir. C'est le témoignage que donnait Alphonse Daudet qui a souffert de longues années d'atroces douleurs: "Que faites-vous en ce moment: "Je souffre"<sup>42</sup>. Or les souffrances génèrent certes une déstabilisation émotionnelle mais aussi une reconfiguration des processus cognitifs: la souffrance appelle à une quête de sens. Cette quête de sens peut échouer et le sujet sombre alors dans l'enfermement du pâtre. Mais cette quête de sens, par le questionnement qu'elle induit, peut aussi faire sortir le sujet de sa rétraction solitaire et souvent désespérée sur le pâtre<sup>43</sup> pour le projeter, par son questionnement même, donc par le discours mis en œuvre, dans la relation à l'Autre. Dans la mort d'Ivan Illitch<sup>44</sup>, Tolstoï montre Ivan Illitch, souffrant des douleurs d'un cancer, demander à son valet de s'asseoir, de lui tenir les pieds tandis qu'il bavardait avec lui et la douleur alors lui offrait un répit. Aujourd'hui on sait l'importance accordée dans la prise en charge des douleurs et notamment des douleurs de fin de vie, à ce déploiement compassionnel<sup>45</sup> appelé "accompagnement"<sup>46</sup>, décrit comme un cheminement côte à côte du malade et du soignant. Mais on sait que ce cheminement peut aussi révéler une quête de sens spirituel et que le

---

<sup>41</sup> P RICOEUR. *Le Mal*. Op. cit., p. 43.

<sup>42</sup> A DAUDET. *La douleur*. Paris, Editions de la Revue Blanche; p.11.

<sup>43</sup> P RICOEUR. *La souffrance n'est pas la douleur*, in *Souffrances; Corps et âme, épreuves partagées*. Autrement, série Mutations, 1994, 142, p. 58-69.

<sup>44</sup> L TOLSTOÏ. *La mort d'Ivan Illitch*. Paris, Le Livre de poche, 1994, p. 63-64.

<sup>45</sup> M Lacroix. *Le Mal*, Paris, Flammarion, 1998, , Dominos, p. 99.

<sup>46</sup> Voir en particulier P VESPIEREN , *Face à celui qui meurt*, Paris, Editions Desclée de Brouwer, 1984

malade inscrit alors ses épreuves dans un champ relationnel qui peut lui permettre de moins subir donc de moins souffrir. Cette quête de sens, inscrite dans un cheminement compassionnel, qui est bien de l'ordre de l'amour, peut de la même manière être éclairée par la foi; c'est cette joie là qu'évoque Saint Paul dans ses souffrances (Co, 1, 24).

Il s'en faut hélas que ce cheminement soit toujours abouti. Il peut commencer ou s'arrêter à la révolte. Car en dehors des révoltes qui nient Dieu, l'Homme doit pouvoir dire à Dieu qu'il ne comprend pas le malheur qui l'assaille. A Gesché<sup>47</sup> en appelle ainsi à une théodicée "qui nous rétablit dans nos droits de crier quand nous en avons besoin", qui vise Dieu par l'objection du mal "du sein même de la foi". Ainsi la liberté de l'homme, voulue par Dieu, implique pour Dieu "la possibilité même d'être objecté, puisqu'il créait un être qui pouvait lui devenir objection vivante" et qui ainsi peut le contredire et lui dire qu'il refuse le mal. N'est-ce pas ce qu'a fait Job que Dieu interpelle à son tour: "Veux-tu vraiment casser mon jugement, me condamner pour te justifier?" (Jb, 40, 8)? Et au terme de son long parcours, Job répondra: "j'ai abordé sans le savoir, des mystères qui me confondent...maintenant mes yeux t'ont vu" (Jb, 42,3). Et le Seigneur, avant de rétablir les affaires de Job et de porter au double ses biens "tandis qu'il était en intercession pour son prochain" (Jb, 42, 10) dira combien Job, Son serviteur,<sup>2</sup> avait parlé de Lui "avec droiture" (JB, 42, 7). Ainsi souligne A Gesché<sup>48</sup>, pour avoir osé dire à Dieu ce qu'on a sur le cœur, "sinon dans un *contra Deum*", en tout cas dans un *"ad Deum"*, on passe du mal objection contre Dieu à Dieu objection contre le Mal, dans une théodicée négative qui intègre l'objection afin que Dieu devienne sa propre théodicée. C'est à un cheminement voisin qu'invite Paul Ricoeur<sup>49</sup>: l'énigme du Mal, dont le cri de la lamentation exprime l'aporie, appelle non une solution mais une réponse. L'être humain doit combattre le mal sur tous les fronts, par toute action qui peut contribuer à diminuer la violence et la souffrance; mais en même temps au nom des victimes innocentes dire tout à la fois que la théorie de la rétribution est inopérante, que nul n'est puni et que Dieu n'a pas non plus voulu cela. Par contre peut s'ouvrir, à la manière d'Elie Wisel, une plainte contre Dieu, au nom même de l'Alliance, dans ce que JK Roth<sup>50</sup> a nommé une "théologie de la protestation" au sein de laquelle "l'accusation contre Dieu est ici l'impatience de l'espérance"<sup>51</sup>. "O ma force, à l'aide, fais vite" crie le psalmiste dans le verset 20 du Psaume 22 (21) avec lequel le Christ dira en croix : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?" Reste enfin que pour

---

<sup>47</sup> A GESCHER. Op. Cit.,p. 161-180.

<sup>48</sup> Ibidem.,p.176.

<sup>49</sup> P RICOEUR. *Le Mal*. Paris, 1996. Labor et Fides, Autres temps; p.38-44.

<sup>50</sup> Cité par P RICOEUR. Ibidem., p. 42.

<sup>51</sup> Ibidem.,p. 42.

Paul Ricoeur la spiritualisation de la lamentation passe aussi par la prise de conscience que "les raisons de croire en Dieu n'ont rien de commun avec le besoin d'expliquer l'origine de la souffrance"; "croire à Dieu en dépit du Mal, arriver comme Job à aimer Dieu pour rien c'est faire perdre à Satan son pari initial, c'est s'extraire complètement du cycle de la rétribution, en laissant à nu l'énigme de l'irréductible souffrance"<sup>52</sup>

-----

Ainsi de génération en génération, les êtres humains sont acteurs, témoins ou victimes du mal: mal comme maladies, accidents, épidémies, malheurs comme tremblements de terre, raz de marée, éruptions volcaniques, guerres, famine. Le mal subi peut faire douter de l'existence de Dieu ou nier l'existence d'un Dieu tout-puissant qui tolérerait la torture des innocents. Les relations entre le mal subi et l'imperfection de la création, le péché originel, les péchés des hommes restent mystérieuses mais le mal ne peut se réduire à une justice distributive qui certes peut frapper des coupables mais dont on ne peut comprendre qu'elle atteigne des innocents. La Foi révèle que l'humanité a été rachetée par les souffrances du Christ, c'est à dire de Dieu fait Homme. Comment croire que Dieu pourrait être indifférent à la souffrance des hommes quand, incarné, il a vécu cette souffrance pour qu'advienne la vie éternelle? Mais le Christ en même temps, au mont des Oliviers, a été saisi d'une angoisse intense, transformant sa sueur en caillots de sang et a dit au Père: "Si tu veux écarter de moi cette coupe...Pourtant, que ce ne soit pas ma volonté mais la tienne qui se réalise" (Lc, 22, 42-44). Ainsi la grâce donnée en abondance peut permettre à la suite de Saint-Paul de vivre par la souffrance, "ce qui manque aux détreffes du Christ" (Co, 1, 24). Mais une telle posture si elle est une grâce, ne peut être que reçue, trouvée, retrouvée; elle ne peut être ni enseignée ni imposée car elle est le contraire de la passivité. Elle ne dispense pas de la lutte acharnée contre toutes les causes du mal. Elle n'exclut pas non plus que face au poids de souffrances qu'il juge incompréhensibles pour lui-même ou pour les autres, l'homme élève une protestation à l'égard de Dieu, au nom même de l'Alliance qui a suivi la Création et qui espère retrouver Dieu au cœur même de cette objection à l'égard du Mal. La lecture d'un Dieu vengeur tel qu'il est présenté dans certaines pages de l'Ancien Testament ne peut être détachée de la marche vers le Salut et le bonheur des Hommes qui s'inscrit tout au long des Ecritures et que le Christ est venu accomplir "pour tout réconcilier par lui et pour lui, et sur la terre et dans les cieux" (Co, 1, 20). N'est-il pas significatif de constater que dès la chute d'Adam et Eve, le

---

<sup>52</sup> Ibidem., p. 42-44.



Protoévangile annonce la victoire finale sur le mal (Ge, 3, 15) tandis que dans le dernier livre, dans l'Apocalypse, est confirmé que "Dieu...essuiera toute larme...la mort ne sera plus. Il n'y aura ni deuil, ni cri, ni souffrance, car le monde ancien aura disparu" (Ap, 21, 3-4). Mais comment faire en sorte que demeure l'espérance en ce monde nouveau qui advient mais dont "les douleurs de l'enfantement" (Ro, 8, 22) apparaissent parfois si lourdes?